

Tatiana Arfel donne une nouvelle chance à un cadre d'entreprise falot

par **Frédérique Roussel** | Libération | jeudi 3 octobre

Qui donc est Aurélien Moreau ? Une ombre d'abord, cernée par les témoignages de sa femme, de sa belle famille, de ses collègues. La pâtissière le voyait tous les dimanches dans sa boutique acheter des gâteaux, « toujours les mêmes : un éclair au chocolat, une religieuse au café, un Paris-Brest, et une tartelette au citron, sauf au printemps, il prend fraises ». Un quadragénaire falot, marié, deux fils, installé dans une résidence de luxe sécurisée et directeur dans l'usine de son beau-père, Faites Comme Chez Vous.

Cet homme bien ordinaire aurait pourtant commis quelque chose de grave. C'est ce qui ressort de l'interrogatoire apparent de son entourage. Mais ce cœur de verbatim peine à décrire une personnalité qui se dérobe. « Monsieur Moreau, dans ma tête, je l'ai toujours appelé le métronome, avec respect, bien sûr, c'est qu'on pouvait savoir qu'on était dans la journée, la semaine, le mois, rien qu'en l'observant, lui et ses rondes, parfaitement régulières », raconte sa secrétaire.

Dodo. Son fils aîné s'avère plus impitoyable : « Non, je ne peux rien dire de plus sur Aurélien Moreau. je ne l'ai jamais rencontré. » Quant au cadet, plus bienveillant, il voit son père comme un oiseau égaré, le bec de travers, incapable d'entrer en contact. Une sorte de dodo, animal inadapté et pataud.

C'est le psychiatre qui l'a suivi brièvement, sur les exhortations de son épouse, qui semble sonner le glas. Pendant les séances, le praticien s'est retrouvé face à un mur, une forteresse. Aurélien Moreau lui rappelle même l'histoire de Jean-Claude Romand, l'homme qui a fait semblant toute sa vie d'être médecin et qui a assassiné sa famille.

Cette première partie se construit comme le regard extérieur sur l'absent. Le texte semble ensuite se déplier comme un cadavre exquis. Vous croyez avoir affaire à un criminel, à un pervers qui a décompensé, à un beauf antipathique ? Passée la façade, vous tombez sur un type en souffrance, qui tente de se raccrocher au réel par des carnets monomaniaques. Car le regard intérieur que l'individu se porte sur lui-même n'est pas plus jobard. Chaque jour, Aurélien Moreau décrit dans un style haché sa journée, comme s'il se raccrochait à une planche de salut. «Jeudi 2, sainte Viviane [...] Météo : subaquatique. Travail : rien aujourd'hui. Ce n'était pas moi. [...] Prédiction pour demain : prendre (commander ? acheter ? supplier ?) courage.» Aurélien Moreau, 46 ans, «n'a pas de vrai soi», claquemuré qu'il est dans une existence routinière, non organique, non émotionnelle, non conflictuelle.

Plaie. La Deuxième Vie d'Aurélien Moreau plonge dans les tréfonds d'une personnalité qui n'a jamais été et qui lâche prise par le choc insoupçonné d'une lettre anonyme. L'apnée, l'intitulé de la romancière pour cette phase de descente aux enfers, correspond bien à cette errance. Les carnets ont délaissé les phrases sèches pour une logorrhée interminable. Comme du pus qui s'échappe de la plaie ouverte. Magnifique soliloque qui porte le roman jusqu'au bout, par le miracle des métamorphoses du langage, et de l'être qui apprend à vivre.

Au-delà de l'aventure individuelle d'un symptôme plutôt commun à notre époque, le roman de Tatiana Arfel peut s'entendre comme une critique sociale. Celle d'une société dont les entreprises qui font du bénéfice licencient et délocalisent sans ciller. Aurélien Moreau hurle aussi : «Réveillez-vous !»

Tatiana Arfel décrochera-t-elle le Goncourt avec *La deuxième vie d'Aurélien Moreau* ?

Et pourquoi pas ? Puisqu'il semble que depuis l'an passé le jury se soit (enfin) débarrassé de ses vieux démons. Et qu'il se concentre uniquement sur le texte et sa qualité intrinsèque sans prévaloir du nom de l'auteur voire de l'éditeur. Exit GalliGra-

Seuil puisque ce furent en 2012 Actes Sud et Jérôme Ferrari qui montèrent sur la première marche, en toute légitimité. Alors si le signe indien est brisé, continuons à rêver et parions que ce livre-là rencontrera des milliers de lecteurs et les éloges qu'il mérite. Car au-delà de sa taille (un peu plus de 300 pages) c'est un livre immense, monumental, un livre-total ! Maîtrisé de la première à la dernière ligne, pétillant et poétique, il ose s'aventurer dans la glaise de la langue pour la pétrir avec amour et intelligence, lui redonner de l'éclat sans puiser dans la facilité de l'anglicisme ou du techno-langage issu des nouvelles technologies. Ce n'est pas un livre qui veut « faire genre » mais un livre qui célèbre la Littérature, qui parle d'absolu et de rédemption, qui rend les honneurs à la langue française en démontrant son infini musical, la précision du signifié et la douce musique du signifiant. Comme un pied-de-nez poétique aux Québécois qui nous fustigent (très souvent avec raison, d'ailleurs !) de ne pas défendre notre langue, Tatiana Arfel démontre qu'avec du talent, de l'imagination et de l'acuité on arrive à écrire plus qu'une histoire, plus qu'un brûlot sur la société capitaliste : un roman universel.



François Xavier | Salon littéraire

C'est le troisième roman de Tatiana Arfel. Dès son premier, *L'Attente du soir* (Éditions Corti, 2009), elle n'obtint pas moins de six prix (!) dont le Prix Emmanuel Roblès, qui n'est pas une récompense de complaisance mais un prix décerné par des lecteurs et des bibliothécaires. Et il suffisait d'être présent à Blois, lors de sa remise, pour entendre les vibrants témoignages des lecteurs/jury totalement conquis par le style Arfel et comprendre que nous étions en présence d'un nouvel auteur de grand talent.

La deuxième vie d'Aurélien Moreau le confirme.

Neuf étapes vont conduire le lecteur vers une révélation – une confirmation pour les plus éclairés –, une action de salubrité publique entreprise par Tatiana Arfel depuis son précédent opus, *Des clous*, et qui n'est pas sans rappeler le fulgurant *Cercle* de Yannick Haenel (2007) : révéler à l'Homme son aliénation au travail et lui adjoindre de se porter vers d'autres attentions que le bon rendement ou l'excellence de ses notes professionnelles... Pour cela, on suivra Aurélien Moreau, fils de bonne famille, un peu autiste, manipulé par son géniteur vers un poste de direction dans l'entreprise de sa belle-famille ; marié à une pimbêche, père de deux fils qu'il n'a su élever, reclus dans ses appartements, brisé et vaincu par l'angoisse qui le paralyse. Ayant mis au point un emploi du temps minuté, Aurélien traverse ses jours d'un repère l'autre sans rien voir ni croiser personne, s'aidant le cas échéant d'une rasade de whisky... Et file le temps dans la routine des esclaves modernes qui se sacrifient pour que le bilan soit toujours positif...

Tout serait allé sans varier d'un pouce si le PDG n'avait voulu augmenter encore et encore les profits, donc délocaliser, et donc licencier tous les ouvriers. Aurélien est chargé de propager la bonne nouvelle et de veiller au bon déroulement de la fermeture des usines. Jusqu'à ce qu'une première lettre anonyme vienne allumer une petite ampoule dans la nuit de son esprit. Grain de sable dans la belle mécanique ou chaînon manquant de son évolution ? Un peu des deux, et Aurélien endossera le costume de Robin des Bois jusqu'à ce qu'il se fasse prendre et tombe dans le coma à la suite d'une intervention musclée des forces de l'ordre.

Le livre s'ouvre d'ailleurs sur le dossier qui regroupe les témoignages des proches, première pièce de l'enquête qui porte sur les malversations financières d'Aurélien. Vient ensuite son journal, sorte de carnet de notes dans lequel il reporte ses questionnements, ses observations, le chant d'un oiseau, le goût d'un aliment... L'homme se révèle dans toute sa complexité, sa délicatesse, son empathie et son incapacité à appréhender

le monde moderne, la violence des relations humaines, la puissance de l'économie, la dictature du système salarial. Mais aussi la prison familiale depuis son enfance jusqu'à son mariage, le cloisonnement du ressenti impossible à exprimer, le dégoût de soi, la répugnance au contact physique, l'aliénation totale face aux contingences sociétales. Hypochondriaque et agoraphobe, Aurélien chancelle tout en essayant de se réveiller, de prendre sa place dans le concert du monde et d'être utile. Il se joue des codes de sécurité et envoie des virements aux salariés licenciés en puisant dans le compte de la société. Un sentiment de justice s'empare de lui, aux antipodes de son éducation, au mépris des lois : le devoir de dire non !

Le roman virevolte du rapport, au journal puis aux carnets de notes, relation directe depuis les limbes, ce qui donne un angle différent. Aurélien flotte dans son coma et la langue s'offre des élans de liberté : «Silhouettes floues blanches cotonneuses, passent et repassent curieuses. Vapeurs d'âmes variées imprégnant l'errance, sont-ce des morts ou des dormeurs qui dansent ? Vogue sans doute au pays des rêves, ai rejoint le lieu où les esprits s'étendent nuitamment... Quelque chose dort aussi en moi. Replié en fœtus dans ces vagues rougeâtres où je dérive en paix, [...]» Il se réveillera quelques jours plus tard et recouvrira petit à petit ses esprits mais l'ordre des mots s'amusera encore avec sa diction. «J'ai fourché la crevasse. J'ai congelé des eskimos enflés. Près le vent nu je quête et remue, sur l'alèze. Sont des tronçons d'arc-en-ciel. Coquilles ardoise étranges carquois. Sont des torpeurs. Feu ambrosie compactations herbes, groupuscule effleurant du tard.» Il parlera d'abord avec sa mère, la seule à le comprendre depuis son Alzheimer et les deux converseront dans un substrat poético-lyrique qui ravit et ensorcelle. «— Maman... / — Je vis à, je vis là, tout va aller... / — Maman... Je vole ivre... / — Je le sachant, naturellement tu veux vivre mon aimé... Tu vas vivre, c'est annoncé. [...] — Je poème, Maman... / — Ça va revenir, tes mots. Nous on se comprend ! / — Mais je poème, toi... / — Moi aussi je t'aime, Mon Chéri. Pour tous les jours. À toute la suite. Je suis ici.»

Suivront un arrangement et un renvoi définitif car un bon accord vaut toujours mieux qu'un mauvais procès. Aurélien est donc banni et s'en ira en convalescence en Bretagne puis en Grèce et en Italie, tenter de refaire sa vie si tant est qu'il sait encore si elle débuta un jour. Année zéro en quelque sorte : il puise alors dans la beauté du monde toute l'énergie nécessaire à sa lente remontée parmi nous, donnant en contrepoint l'orientation que nous sommes trop nombreux à avoir oubliée. Prendre le temps de. Voir un coucher de soleil, un oiseau sur une branche, un bouton de rose, un chat pareissant à l'ombre du toit, etc. Aurélien solitaire rencontrera Giovanna, sa ronce gracile qui parachèvera la mue en parvenant à lui révéler l'éblouissant miracle du plaisir des corps.

Toute de candeur paré, ce roman foisonnant où mille trauvailles peignent des scènes poignantes qui fustigent la dérive déshumanisante de nos pairs, porte en lui un idéal. Dernier message avant la catastrophe : ami lecteur, fais de ta vie un enchantement avant qu'il ne soit trop tard...



La mue d'un introverti | Catherine Simon |
Le MONDE 15 novembre 2013

C'est une lente métamorphose, celle d'un coincé, un type maladivement fade, ponctuel, obéissant, « trop normal pour être normal » : un introverti que la vie terrifie. Le soir, il tient son journal afin de se « signaler [sa] présence à [lui]-même » et ne pas devenir fou. Aurélien Moreau est directeur adjoint d'une petite entreprise de province ; il doit son poste à son beau-père. Son fils, Marcellin, le compare au dodo, cet oiseau « aux ailes atrophiées, au bec crochu, au plumage triste », qui « ne sait pas voler ». Jusqu'au jour où la fermeture de l'usine est annoncée.

Roman social, avec suspense et happening ? Oui, pleinement - mais pas seulement. Tatiana Arfel, à qui l'on doit *L'Attente du soir* et *Des clous* (Corti, 2008 et 2010), fait preuve d'une maîtrise impressionnante de la langue, qu'elle sculpte et modèle à plaisir, à la manière d'un maître verrier. Récit à plusieurs voix, au début sec et drôle, le roman semble, un moment, parti pour traîner en longueur, avant de prendre son envol, se déployant, comme Aurélien Moreau le métamorphosé qui découvre, en même temps qu'il se libère, le « fleurissement des mots sorciers ». Tatiana Arfel signe un roman plein de fraîcheur, dont le style laisse admiratif.